cps n°35 5°série
page 1

N° 35 AVRIL-AOUT 1952

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves
de l'Institution Départementale Gabriel Prevost

PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT

Les réunions mensuelles sont momentanément suspendues. Elles seront remplacées par des réunions pour lesquelles une circulaire sera envoyée.

SIEGE SOCIAL : 6, rue de Louvois, Paris-2e
Compte chèques postaux : 1844-02 Paris

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Mlle. Beaujard, Assistante sociale, 57, Bd Sébastopol, reçoit lundi, mercredi et vendredi, de 9 h. à midi; et mardi, de 14 h. à 18 h., dans la **Grande Salle sur demande.** Tél. : Cent. 88-25

CEMPUIS, 3 MAI 1952

Une dizaine de camarades du Comité forment la délégation qui se rend à Cempuis pour la commémoration de l'anniversaire de la mort de Gabriel Prevost.

Le temps paraît décidé à nous réserver une agréable journée. A la Gare du Nord, j'aperçois Césaire et Andrée Angelin qui me rejoignent. Nous nous rendons au « départ grandes lignes » où nos camarades ne tardent pas à grossir notre groupe. Chacun prend son billet et nous gagnons rapidement le quai où le train nous attend.

L'heure du départ va bientôt sonner; au bout du quai l'on distingue une silhouette, puis une deuxième; elles courent, le train va partir; ouf ! il était temps. Les Cempuisiens ignorent l'exactitude, même pour aller à l'O.P.; il est vrai que c'est samedi, jour de grasse matinée pour certains, et j'oubliais aussi que quelques-uns d'entre nous ont fait l'école buissonnière la veille, puisqu'après la répétition de la chorale, ils sont allés faire un petit tour à la foire du Trône.

Le moins drôle est que nous n'avons pas de place assise. Que faire ? patienter puisque « tout vient à point à qui sait attendre ». Un bilboquet va pendant un bon moment occuper nos loisirs et nous pouvons constater que René Chaussard est très fort en la matière.

A Persan-Beaumont deux d'entre nous peuvent s'asseoir et à Beauvais tout le monde est casé. Nous occupons un compartiment isolé du reste du wagon. Quelle aubaine ! la presque totalité de notre groupe est composé de choristes, aussi nous proposons à René Chaussard de nous diriger et de chanter les chœurs que nous apprenons en ce moment à la chorale.

Le voyage a passé très vite et nous sommes heureux de trouver à la sortie de la gare la camionnette qui nous mènera jusqu'à l'O.P.

Nous sommes vite rendus à destination où M. le Directeur nous accueille dans son bureau. En attendant M. Rambert, président de la fanfare la « Sirène », nous sommes heureux de faire connaissance avec M. Carcali, nouveau surveillant général.

Nous revoyons avec plaisir Mme Contini, M. Roger, les professeurs ainsi que tout le personnel.

Au caveau, les élèves, après avoir déposé leurs bouquets, se rangent autour de la pelouse et observent le silence; les petits ne comprennent certainement pas la grandeur de cette cérémonie toujours émouvante pour nous; mais, plus tard, anciens élèves, ils retrouveront avec émotion, en leur souvenir, les heures que nous vivons actuellement.

C'est l'idée que, en l'absence de Marcel Marande, développe notre vice-président R. Chaussard. Il insiste sur le caractère de continuité de l'éducation cempuisienne qui lie les enfants et leurs aînés.

Ensuite M. le Directeur, dans une allocution très écoutée, met en relief la valeur de l'enseignement musical dispensé à Cempuis.

Et tout à coup, venant d'on ne sait où, s'élèvent des sonorités inattendues. Une subite émotion nous étreint le cœur et, la respiration coupée, nous écoutons !...

Au-dessus de nous, dans le bois, la fanfare doucement nous entraîne dans un monde irréel, suspendus dans l'espace !

Une telle sensation nous permet de mieux comprendre encore ce que la musique apporte en nous de poésie et d'évasion et justifie les paroles prononcées par M. Contini.

Le vieux cœur de Gabriel Prevost battrait à l'unisson du nôtre s'il pouvait sentir la reconnaissance que nous lui vouons, à lui qui nous a permis d'entrer dans la vie nantis d'un tel enseignement.

La cérémonie prend fin sur les quelques morceaux joués avec sentiment par nos petits camarades.

Et nous suivons les enfants au réfectoire. Un mot à celui-ci, un sourire à celle-là, goû-

tant aux plats sous l'œil amusé de la tablée, nous nous réjouissons de les voir manger de si bon appétit.

Après avoir fait honneur au repas préparé pour nous, le nouvel aménagement de la salle des Fêtes nous cause une agréable surprise. Les bancs sont remplacés par des rangées de fauteils tout comme dans une salle de cinéma parisienne ! Et, nous installant, nous écoutons la fanfare qui offre une audition à Mme et M. Rambert, président de la « Sirène ». Ce dernier, sensible à cette attention, félicite chaleureusement chef et exécutants. Il apporte d'ailleurs quatre instruments de musique dont il fait cadeau à l'I.D.G.P. et un bugle argenté qui deviendra la propriété personnelle du meilleur exécutant.

Mme Rambert annonce l'arrivée prochaine d'une caisse de bonbons à partager entre tous les enfants. Par de vifs applaudissements notre délégation, au nom de l'Association, remercie M. et Mme Rambert de leurs généreux dons.

Il nous reste peu de temps avant notre retour vers Paris, mais nous passons tout de même un moment dans le parc parmi les enfants; qu'ils sont bavards, ils parlent tous ensemble; quelques-uns nous confient leurs petits secrets et nous font promettre naturellement de ne pas les divulguer.

L'heure nous oblige à quitter tout ce petit monde. Quel dommage ! Mais la Pentecôte arrivera bien vite et nous réunira encore dans cette maison qui est un peu la nôtre.

La camionnette nous ramène vers la gare de Grandvilliers; nous sommes étonnés de la fuite si rapide du temps.

Un voyage plus calme que le matin nous conduit jusqu'à la Gare du Nord où, après cette journée, nous nous séparons sur un « Au revoir ».

A. Le Blevec.

Note de la rédaction. — Par suite de l'épidémie d'oreillons qui existait à l'Institution à la fin du mois de mai, la promenade annuelle de la Pentecôte n'a pu avoir lieu. Sitôt prévenus nous avons fait le nécessaire pour avertir tous les sociétaires.

VERSAILLES, 4 MAI 1952

Pourquoi ce titre ? Je vais vous l'expliquer. Il y avait ce jour-là un festival de chant choral à Versailles mais quel festival. Non, pas comme les autres; il y avait la chorale des enfants de Cempuis. J'étais probablement le seul ancien à l'écouter cette chorale; en bon Cempuisien je vais raconter l'audition de cette jeune formation dirigée par M. Aubertin.

Je vous dirai qu'avant le concert j'avais aperçu sur le plateau un monsieur qui ne m'était pas inconnu. « Où ai-je vu ce monsieur ? Je le connais ? ! Ce doit être le professeur de musique de l'O.P., peut-être son sosie; oui, c'est cela. » Mais, lorsque pour la répétition de « La Marseillaise » j'ai vu des petites filles (genre O.P.) au premier rang, j'ai pensé à M. Aubertin. C'était sûrement les enfants de Cempuis et leur professeur qui étaient là.

Après les « raccords » le théâtre ouvre ses portes au public, la salle s'emplit et, avant le premier morceau, je jette un coup d'œil sur l'auditoire et, devinez qui je vois ? Monsieur le Directeur et Madame.

A cet instant est passé en moi un frisson de joie, de bonheur, une bouffée d'air de Cempuis, quoi...

J'étais sûr que les gars et les filles de l'O.P. étaient là, j'allais les entendre. Quelle chance.

Après notre fête du 1er mars, Chaussard me disait : « Les Cempuisiens sont chauvins », et moi de répondre : « Oui, probablement »; c'était « oui à coup sûr » que j'aurais dû répondre. Je me suis rendu compte, une fois de plus, que Cempuis était une grande famille où tous les membres sont amis même sans se connaître.

Lorsque j'ai entendu : « Et voici la Chorale des élèves de Cempuis », je me suis levé de ma place pour mieux les voir. Oh ! qu'ils étaient mignons ces enfants; il y a 27 ans j'étais comme eux. Comme on change...

Je suis bien sûr qu'il y en avait plus d'un qui avait « la trouille », n'est-ce pas, les enfants ? N'ayez pas honte; j'en connais un qui, à votre âge, n'en menait pas large devant M. Roger, les jours de Pentecôte ou de concert en dehors de Cempuis.

M. Aubertin, très maître de lui, donne la note à chaque partie du chœur et, les bras tendus, oh ! 3 secondes avant le départ, les fait tomber pour le premier temps de l'exécution.

Pendant ces trois secondes j'ai pu observer : Une présentation impeccable, toutes ces petites frimousses attentives et décidées, prêtes à donner le maximum, n'avaient d'yeux que pour leur chef (qu'ils étaient « cauvins », tous et toutes tenus en haleine, n'attendaient qu'un geste, qu'un signe pour « partir ».

Ils sont partis et comment !... Je ne vous dis que cela, au même signe, les quatre voix se complétant harmonieusement. Bravo les enfants.

L'attaque faite il y a, me direz-vous justement, le reste; le voilà :

Des voix d'enfants de 10 à 15 ans bien timbrées, chantant bien en mesure, avec sentiment, respectant les mouvements; ajoutez à cela une diction parfaite et vous aurez un aperçu de la Chorale des enfants de l'O.P.

Je dis un aperçu car, pour moi, c'était bien

(un ancien ne peut juger musicalement ses petits frères et sœurs sévèrement) mais aussi pour les membres du jury, car les petits choristes se sont vu attribuer un prix d'excellence. Alors ! qu'en pensez-vous ? Oui, mes enfants, c'était bien ce « *couvre feu* ». Pas une voix n'est partie en avance et n'a laissé de « bavure ».

Encore une fois bravo pour l'interprétation, la justesse, la mesure et la bonne tenue musicale de ce chœur. Je me demande si M. Aubertin est magicien ou musicien, probablement les deux.

Dans la fosse d'orchestre les musiciens étaient surpris agréablement d'entendre ces jeunes chanter de telle façon : « Où se trouve cette école ? » — Il y a longtemps qu'ils travaillent le chant ? — Mais c'est bien, c'est incroyable d'entendre cela ! — Comme chaque partie attaque à son tour, aucune hésitation; c'est frais, propre, agréable et beau ». Et j'ajoutais : « C'est du tonnerre ! »

Voilà, mes petits camarades, ce que j'ai entendu après votre audition. Que des compliments faits par des musiciens : c'est ce que l'on appelle des jugements autorisés. Vous direz ce que vous voudrez, mais cela fait plaisir et redonne du moral.

Si Chaussard avait été avec moi, je lui aurais conseillé de prendre quelques éléments de la Chorale de Cempuis pour grossir celle des anciens. M. Contini, pas plus que M. Aubertin n'auraient été d'accord mais, attends un peu René : « Tu les auras tes choristes ».

La Fontaine disait : « Patience et longueur de temps, etc... ». M. Aubertin s'est armé de patience à coup sûr, mais de la « longueur de temps », il n'est pas question. En 18 mois ce professeur a remonté la Fanfare et la Chorale de l'O.P. Chose extraordinaire, ces deux formations marchent à qui « mieux mieux ».

Il est à souhaiter que Cempuis serve d'exemple pour l'enseignement de la musique en France.

C'est si beau la musique quand on l'entend comme je l'ai entendue ce dimanche 4 mai 1952.

A. FOUQUE.

SAINT-DENIS, 18 MAI 1952

Déjà en 1948 nous avions visité Saint-Denis. A cette époque les portes du Musée étaient encore closes mais la Basilique qui nous était présentée avec érudition par M. Videau, avait de quoi satisfaire notre curiosité.

Aujourd'hui, c'est le Musée qui nous attire. Son conservateur, Mlle Fradys, nous consacre cette après-midi ensoleillée du dimanche et nous en fait les honneurs. Elle a en nous un public très attentif, curieux de connaître l'histoire de Saint-Denis à travers les objets et œuvres d'art réunis sous nos yeux.

Le dialogue qui se poursuit parfois entre le conservateur (surtout ne pas confondre avec le guide) et M. Videau nous permet d'entendre des explications très approfondies et très intéressantes qu'il serait malaisé de vous rapporter.

Dès l'époque gallo-romaine, Saint-Denis, où de grandes voies de communication s'entrecroisent, fut un centre géographique important. Il devint un lieu de pèlerinage lorsque les restes de l'évêque Denis, décapité par les Romains, y furent déposés.

Le Musée possède des pièces des époques gallo-romaine, mérovingienne, moyenâgeuse, des chapiteaux du XIe siècle provenant de fouilles entreprises sur l'emplacement d'églises actuellement détruites — un pan de mur de l'Eglise des Trois Patrons est seul encore visible, près de la Basilique.

En suivant les salles, quelques belles peintures dont un portrait de Louise de France, fille de Louis XIV, qui fit construire l'ancienne chapelle des Carmélites, aujourd'hui Justice de Paix; des meubles du XVIe siècle à Louis XVI.

Au XVIIIe siècle, les abbayes jouaient le rôle d'asile — hôtel ou hôpital —; une petite salle est la reconstitution de l'apotticairerie de l'Hôtel-Dieu.

A Saint-Denis revient la création de la fête des Rosières, fondation qui permet de doter chaque année des jeunes filles pauvres.

A la Révolution, Saint-Denis devint « Franciade ». Les reliques de l'évêque furent transportées à Paris. Viollet-le-Duc (architecte et écrivain, 1814-1879) les remit dans leur cadre primitif, Saint-Denis, où elles sont encore de nos jours.

Au XIXe siècle, fondation par Napoléon du Pensionnat de la Légion d'Honneur. Un buste de Napoléon et des objets et travaux effectués par les élèves sont réunis au Musée.

Dans le Saint-Denis moderne, nous trouvons les différentes industries qui s'étaient établies au bord des petits ruisseaux (le Rouillon et le Crould) qui serpentaient dans la ville.

Presque complètement recouverts aujourd'hui, le seul espace resté à l'air libre — quelques mètres — peut s'apercevoir d'une fenêtre du Musée. Ensuite le ruisseau disparaît sous les maisons.

L'activité du travailleur dyonisien y est retracée jusqu'à nos jours.

La Basilique, admirée des touristes, réunit différents styles d'architecture marquant la progression de l'édifice à travers les âges. Elle contient les tombeaux des rois de France.

La visite de l'église et de la crypte est très intéressante mais il n'est pas facile, avec un

guide mis à la disposition du public, de s'arrêter pour admirer tel ensemble ou tel motif de sculpture.

Encore un tout petit mot de l'histoire de Saint-Denis : une véritable colonie bretonne s'y trouve actuellement réunie et — après ceux de Bretagne — le « Pardon Breton » de Saint-Denis est un des plus renommés.

Dans le cadre local, l'après-midi a joyeusement pris fin en dégustant des crêpes bretonnes arrosées d'une bolée de cidre.

H. TACNET.

Assemblée Générale

24 mai 1952

La séance est ouverte à 21 h. 15 devant une assistance assez nombreuse.

Le Président nous rappelle l'ordre du jour et commente les dievrses manifestations de la société qui ont eu lieu au cours de ce trimestre :

— Visite du Palais du Luxembourg du mois de janvier;

— Fête annuelle du 1er mars qui a été un succès;

— Très intéressante visite du Musée de Saint-Denis le 18 mai, commentée par M. Videau.

La parole est donnée à la trésorière qui nous rend compte des diverses opérations financières du trimestre, ce qui nous permet de constater que la recette de notre fête annuelle est assez rondelette.

Marande demande si quelques-uns ont des propositions à faire pour la saison d'été. Aucune suggestion n'est donnée. Il les avise également que la sortie de la Pentecôte à Cempuis n'aura pas lieu, une sérieuse épidémie d'oreillons contraignant M. le Directeur à nous fermer les portes de l'Institution. Le Comité propose de remplacer la visite à Cempuis par une autre promenade. H. Tacnet propose le « camping » et demande aux camarades qui possèdent un matériel et qui ont une tente suffisamment grande pour accueillir des camarades non équipés de bien vouloir se joindre à elle et aux fervents qu'elle sait déjà acquis à sa proposition. Un groupe est formé.

René Chaussard rend compte à l'assistance des activités de la Chorale. Celle-ci formant la base de la « Chorale du Ministère des Finances », donnera deux auditions, l'une le 21 juin à l'Ecole des Douanes, et peut-être l'autre en juillet à la Maison de repos des Finances, à Ballan. René invite les choristes à venir aux répétitions le plus régulièrement possible et les avise que l'orchestre des Finances se fera entendre à Vesoul le 14 juin et qu'un circuit en autocar dans la région est prévu pour le 15. René reçoit les adhésions payantes de ceux qui désireraient participer à ce déplacement.

Marande rappelle aux sociétaires qui n'auraient pas payé leur cotisation que la trésorière est à leur entière disposition après la réunion.

La séance est levée à 21 h. 45.

A. LE BLÉVEC.

Réunions du Comité

21 avril 1952

Présents : Marande, Chaussard, H. Tacnet, Delpeux, M.-T. Jobineau, Barbier, M. Aubert, Vigneron, A. Le Blévec.

Excusée : P. Vidal.

La séance est ouverte à 19 h. 45.

G. Prevost. — Nous désignons les membres qui formeront la délégation qui ira à Cempuis pour la cérémonie d'anniversaire de G. Prevost fixée au 3 mai. Nous décidons de rembourser à chaque participant 800 francs sur le prix du voyage. Marie-Thérèse Jobineau se charge de la rédaction du compte rendu de la journée.

Pentecôte. — Nous ferons le nécessaire afin de faire connaître très prochainement le prix des repas pour les deux jours.

Promenade. — Nous sommes tous d'accord pour fixer au 18 mai la visite du Musée de Saint-Denis (le rendez-vous serait donné devant la Basilique à 15 h.) et la Réunion générale trimestrielle au 25 mai.

Après accord le Comité décide d'envoyer à chaque sociétaire une circulaire détaillée pour :

1° La promenade de Saint-Denis;
2° La Réunion générale trimestrielle;
3° La Pentecôte.

Questions diverses. — M. Marande nous avise que nous avons une nouvelle assistante sociale et nous donne lecture de la lettre d'adieu très amicale que nous a adressée Mlle Delas, nous proposant de l'insérer dans notre prochain « Cempuisien ».

La séance est levée à 20 h. 40.

5 mai 1952

Présents : Marande, Chaussard, H. Tacnet, A. Le Blévec, Angelvin, Wolf, Delpeux, P. Vidal, M.-T. Jobineau.

Excusés : M. Aubert, Vigneron, Paris.

La séance est ouverte à 20 heures.

Chaussard rend compte au Comité de la journée commémorative en l'honneur de G. Prevost qui a eu lieu à l'Institution le samedi 3 mai, à laquelle assistait une délégation d'anciens élèves.

Le Président nous rappelle que la promenade à Saint-Denis, prévue le 18 mai, est toute proche et qu'il serait temps d'en aviser les sociétaires. Une circulaire sur laquelle seront groupés, la sortie à Saint-Denis, la Réunion générale fixée au samedi 24 mai et la Pentecôte va être ronéotypée et envoyée à chaque sociétaire.

Questions diverses. — Un membre du Comité nous avise qu'une de nos jeunes camarades a des difficultés pécuniaires en ce moment; à l'unanimité, nous décidons de la convoquer et de lui venir en aide immédiatement.

Notre camarade Renaudin, au service militaire à l'heure actuelle, nous avise par lettre qu'il a quitté la France et nous communique sa nouvelle adresse à Madagascar.

La séance est levée à 21 heures.

12 juin 1952

Présents : Marande, Delpeux, H. Tacnet, P. Vidal, M. Aubert, Wolf, A. Le Blévec.

Excusés : Young, Vigneron, Chaussard, Barbier.

La séance est ouverte à 19 h. 30.

A. Le Blévec nous donne le compte rendu de la dernière réunion.

Le Président nous met au courant des premières démarches faites par lui pour la reconnaissance d'utilité publique de l'Association.

H. Tacnet propose au Comité d'organiser un voyage à Mers-Le Tréport; nous sommes tous d'accord sur les dates des 12, 13 et 14 juillet. M. Marande écrira à M. Contini pour savoir si les repas pourront être pris au Pavillon Roussel à Mers.

M. Marande suggère que la visite-promenade à l'O.P., qui aurait dû avoir lieu à la Pentecôte, soit reportée en septembre; nous emprunterions le car Robert pour une journée. Aucune date certaine n'est fixée, nous pensons toutefois que le voyage aurait lieu vers la fin septembre.

Questions diverses. — Le Président nous communique le contenu de plusieurs lettres reçues de Cempuisiens ainsi qu'une de remerciements émanant de l'ancien cuisinier de l'O.P. qui est, actuellement, en maison de convalescence.

La séance est levée à 20 h. 30.

1er juillet 1952

Membres présents : Andrée Le Blévec, Marie-Thérèse Jobineau, Delpeux, Henriette Tacnet, Marande, Paulette Vidal, Vigneron.

Mlle Beaujard, assistante sociale, assiste à notre réunion.

Les vacances expliquent l'absence de nombreux membres du Comité.

Notre président Marande ouvre la séance à 19 heures et propose tout de suite la lecture du procès-verbal de la réunion précédente. Celui-ci, lu par Andrée Le Blévec, est adopté à l'unanimité.

Nous passons ensuite à l'ordre du jour.

Promenade au Tréport les 12, 13 et 14 juillet. — Marande prend la parole pour nous annoncer que M. le Directeur de Cempuis ne peut nous accueillir pour prendre nos repas au réfectoire des enfants. Ceci contrecarre déjà sérieusement nos projets. D'autre part, cette réponse négative venant tardivement, nous avons perdu un temps précieux pour organiser différemment cette promenade. Le circuit « train-repas-hôtel » détermine un prix très élevé pour cette promenade à Mers. Tenant compte de tous ces facteurs, du peu de temps qu'il reste pour la rédaction et l'envoi d'une circulaire, le Comité regrette de prendre la décision d'annuler cette promenade.

Promenade à Cempuis en septembre. — Le Comité se propose d'organiser une promenade à Cempuis en septembre pour remplacer la Pentecôte. Avis a été demandé par écrit à M. le Directeur de Cempuis.

Le Comité vous préviendra dès qu'il aura des renseignements précis. Toutefois, et à seule fin de gagner du temps, Marie-Thérèse Jobineau accepte de faire un jeu complet d'enveloppes pour l'envoi de la circulaire qui serait rédigée à l'occasion de cette promenade éventuelle !

Le Cempuisien. — Henriette, gérante de notre bulletin, nous dit manquer d'articles pour envisager une parution prochaine du *Cempuisien*. Avis à nos correspondants et détecteurs de faits cempuisiens. Une prochaine réunion de Comité examinera cette question de plus près.

La séance est levée à 20 h. 45. M. V.

SERVICE SOCIAL

Notre assistante sociale, Mlle Delas, vient de quitter le service social de l'Institution et de notre Association pour occuper un autre service dans une école de la ville. Avant de partir Mlle Delas nous a adressé une lettre dont nous nous faisons un plaisir de vous communiquer un passage :

Je tiens particulièrement à vous remercier « tous » de votre bienveillance à mon égard et vous dire, combien j'ai été émue, de constater le grand esprit de solidarité qui unissait tous les Cempuisiens.

Pour moi, bien souvent, cela a été une leçon au cours de mes randonnées et démarches. Ce sont de sérieuses raisons personnelles qui me font quitter le secteur des Internats primaires, mais, « moralement », je ne quitterai pas Cempuis.

....

Nous adressons à sa remplaçante, Mlle Beaujard, toute notre sympathie et nos encouragements pour la tâche parfois délicate qui l'attend en lui disant que nous ferons tout notre possible pour lui simplifier le travail en ce qui concerne les anciens élèves de l'Institution.

Comme tous les ans à la même époque, nous vous signalons la sortie très prochaine de nos jeunes camarades de Cempuis.

Nous faisons un appel pressant à ceux qui seraient susceptibles de nous aider à leur placement. Nous avons parmi ces jeunes gens et jeunes filles des mécaniciens, des menuisiers, des cordonniers, des employées de bureau, des repasseuses.

Prière d'adresser tous les renseignements et les offres d'emploi à Mlle Beaujard, assistante sociale, 57, boulevard Sébastopol (1er Arrond.).

D'avance, et pour tous les sortants, nous vous disons : Merci.

O. P.

LA RECOLTE DES POMMES EN DORDOGNE

Un jour, ma patronne me dit : « Demain, on récoltera les pommes ». Le lendemain nous invitâmes deux amis, jeunes gars de 18 ans; ils montèrent sur l'arbre.

La cueillette commença vers deux heures. Ma patronne et moi nous étions dessous pour recueillir les belles pommes. Ils nous les tendaient délicatement une par une ou deux par deux. Ils ne les gaulaient pas, sans cela elles ne se seraient pas gardées pour l'hiver.

Quand tous les paniers et les deux brouettes furent remplis, les gars descendirent sans abimer l'arbre qui était beau et produisait beaucoup.

Nous rangeâmes les pommes dans le grenier, sur de la paille et elles furent recouvertes d'une couverture. Le soir, nous dinâmes ensemble. Ce fut un très bon repas, ma patronne alla chercher du vin et les jeunes gars m'en firent boire... assez... S. D.

L'ARRIVEE DES ALLEMANDS

Les Allemands devaient passer pour chercher les « maquis ». De tous les côtés des personnes nous prévenaient qu'ils venaient aux Eyzies. Tous les habitants avaient mis leur linge en sacs et l'avaient porté au milieu des broussailles.

Ils avaient peur des envahisseurs car tout le monde savait ce qu'ils faisaient. Le village était désert. Personne n'était aux champs. Tous étaient cachés sur les coteaux.

Nous, nous avions mis nos affaires dans une cabane de bergère, ronde, toute en pierres. Ses tuiles étaient remplacées par des pierres plates. Le fils de mon patron avait réparé la lourde porte de chêne et avait fermé la maisonnette avec un gros cadenas.

Nous attendîmes toute l'après-midi et, vers quatre heures, quelqu'un nous prévint que les Allemands étaient à quatre kilomètres. Nous nous sauvâmes tous au milieu des bois et nous attendîmes.

Nous attendîmes longtemps car la colonne, au lieu de venir de notre côté, avait pris la route de Sarlat. Plusieurs paysans couchèrent dehors, mais nous, nous aimions bien mieux notre bon lit que la belle étoile, surtout que le ciel était couvert de nuages. Nous nous sommes bien reposés et nous nous disions : « Il n'y a plus de crainte de voir passer les Allemands ».

Le lendemain la vie avait repris, tout le monde était aux champs. Quelle ne fut pas notre surprise, quand nous aperçûmes les camions nazis qui passaient à quelques mètres de nous.

Ils ne firent pas de mal ce jour-là. Mais nous aimions bien mieux les voir loin.

J. S.

UNE RENCONTRE AVEC LES ALLEMANDS

Comme d'habitude, j'allais faire les commissions, mais ce jour-là ma patronne voulut venir avec moi car il fallait traverser les bois.

Quand nous étions partis le soleil était encore très haut. L'arrivée fut gaie et nous fûmes bien reçus par trois femmes qui nous apportèrent vin, pain et pâté. Nous entendîmes tout près des coups de fusil. Une femme vint nous dire que c'étaient les « maquisards » qui faisaient la manœuvre. Une jeune fille et moi allâmes voir si c'était vrai. Quelques têtes dépassaient du bois. Puis nous entendons brusquement un pas sourd et pesant. Une quinzaine d'Allemands entrèrent dans la basse-cour. Un se dirigeant vers le cerisier sous lequel je mangeais des cerises. D'un bond, il me renversa en me lançant un coup de sa tête casquée dans le ventre. Je fis trois ou quatre culbutes. L'Allemand me regarda. Je me relevais, tout rouge. Les autres Allemands me firent signe de ne rien dire. Et l'autre repartit.

Je vous assure que j'ai eu peur qu'il me tue !... R. de E.

UNE ARRIVEE DE MAQUIS

Un après-midi maussade, je gardais tranquillement mes vaches dans un pré près d'une haie. Derrière se trouvait la voie ferrée.

Tout à coup j'entendis retentir des coups de fusil. Un coup de mitraillette résonna encore plus fort à mes oreilles.

Tout d'abord, je me demandais ce que cela pouvait être, car je n'avais jamais entendu le bruit d'une mitraillette. Je me mis à trembler de tous mes membres tellement j'avais peur. Mon cœur se serra puis je me redressai tout d'un coup. Je vis derrière la haie six ombres qui passaient sur le bord de la voie.

J'avais déjà entendu des histoires de maquis !

Je voulus faire comme eux, me mettre à plat-ventre, quand je vis mon patron qui arrivait pour me dire : « Allons, ramène tes vaches à l'étable car je n'ai pas envie de me faire tuer une vache ». J'obéis.

Les voilà dans l'étable. Je posai mon bâton contre la porte et je rentrai dans la maison.

Un petit quart d'heure après, les six maquis que j'avais vus comme des ombres, entrèrent dans la basse-cour en hâtant le pas. Mon patron se demandait bien ce qu'ils venaient faire.

Il leur dit bonjour et leur demanda : « C'était vous qui tiriez derrière la voie tout à l'heure ? » Ils répondirent « Oui ». M. Durand sachant que c'étaient de bons maquisards les fit entrer en leur disant : « Vous allez boire un peu, tiens ! ça ne vous fera pas de mal ».

Ils lui demandèrent le chemin pour aller

à Mauzens. Il partit aussitôt leur montrer la route.

Quand il revint, il me dit : « On va effacer les marques des pas des maquis dans la boue ». Aussitôt que nous eûmes fini, je lui dis : « On l'a échappé belle ! ». J. B.

UNE PASSERELLE SAUTE

C'était pendant l'arrêt des trains. Un soir aux Eyzies, en sortant de l'école, j'entends « Boum ! » Je m'empresse d'aller chez moi. En arrivant ma patronne me dit que c'était la passerelle qui avait sauté.

« — Oh ! on y va voir !

— Oui, mais il faut bien que tu goûtes avant. »

Quand nous avons eu fini de manger, nous sommes partis, ma patronne et moi, garder les moutons sur un rocher que nous connaissions fort bien et d'où l'on voyait tout. En effet, je vis la passerelle qui était démolie et justement il y avait un train qui attendait.

J'étais content de voir ce beau paysage. Tout à coup je vis une locomotive avec une grue derrière elle, sortir du tunnel : elle venait chercher les wagons et les voyageurs.

C'était amusant de voir comment elle s'y prenait. Elle tournait et venait soulever un par un les wagons de l'autre côté de la passerelle et les déposait derrière elle, sur les rails. Elle a bien mis deux heures pour prendre tout ce matériel.

Enfin, vers 10 heures du soir, ma patronne et moi, nous sommes revenus chez nous avec nos moutons... S. D.

UNE LOCOMOTIVE SAUTE

C'était en Dordogne. Ma marraine me dit : « Tu vas aller chercher du genêt pour les lapins ».

Je prends un sécateur et une ficelle pour attacher le genêt. Je monte sur les rochers et je me mets à couper le genêt. Quand je vis que j'avais un gros fagot, je descendis et ma marraine m'appela : « Monique ! Monique ! »

Je mis le fagot devant la porte et je courus à elle.

Elle me dit : « Regarde, les « maquis » vont faire sauter la locomotive ». En effet, quelques maquis fuyaient.

Nous ne voulions pas rester plus longtemps car nous aurions reçu quelque chose.

Quand nous fûmes sur la route, nous entendîmes une détonation : c'était la machine qui sautait.

Beaucoup de gens ont eu peur. M. S.

UNE SECOUSSE

C'est dimanche. Les jeunes sont au bal. Un bruit sonore se fait entendre dehors. Vite, les gens sortent et se précipitent sous le porche.

Un gros camion rempli de « maquis » passe dans Manaurie et s'arrête juste en face du café. Les hommes descendent de l'auto et la voiture continue son chemin jusqu'au croisement de la route.

Les « maquis » s'arment chacun d'une mitraillette ou d'un mousqueton et se dirigent dans les rues. Ils disent aux gens de rentrer chez eux et de bien fermer toutes les portes et les fenêtres. Ils ramassent tous les gens qui sortent dehors. Un jeune homme de 17 ans environ s'aventurant sur la route se fait prendre par un « maquis ». Celui-ci lui dit : « Veux-tu rester avec nous ? » — « Oui », répond le garçon. Il lui donne un fusil. « Va-t-en rejoindre les camarades au carrefour et attends-moi ». Le brave garçon s'en va content.

Un quart d'heure plus tard un bruit de tonnerre se fait entendre. Les fenêtres et les portes tremblent sous le choc qui vient de se produire.

Maintenant, nous pouvons sortir. Je cours chercher de l'eau à la fontaine pour faire le souper. Les personnes qui habitent près de la voie du chemin de fer vont voir les dégâts. Ils montent sur le talus et regardent les « maquis » qui s'enfuient et courent sur les traverses.

Une demi-heure après, des ouvriers viennent et réparent la voie. Pendant ce temps, le train reste à la gare de Mauzens-Miremont.

Le jour baisse et fait place au crépuscule. Tout le monde s'enferme chez soi. Nous, nous soupons et nous bavardons, mais nous songeons à la secousse de tout à l'heure. S. R.

J'AI EU PEUR

C'était en Dordogne, en 1943, pendant la guerre.

Le matin nous étions tranquilles, nous travaillions au jardin.

L'après-midi ne commence pas bien; nous apprenons la présence des Allemands dans la ville, dont nous sommes à trois kilomètres. Nous n'étions pas contents. Un bruit courait de bouche en bouche, qu'il fallait que les lumières soient éteintes à six heures du soir.

Le soir venu, nous allons nous coucher à huit heures.

Nous dormons. Vers minuit nous sommes réveillés par un bruit de souliers et de motos. Les Allemands passaient devant la maison.

Je me rendors, quand tout à coup un bruit de tonnerre éclate. Je pris peur, me fourrai tout au fond de mon lit et ne bougeai plus. Je n'avais qu'un petit trou pour respirer. Mes nourriciers sortirent pour voir et virent des lumières qui venaient.

Les Allemands avaient fait sauter la passerelle pour que le train de ravitaillement ne passe plus.

Le calme revenu, je sortis de ma cachette et me rassurai à la vue de mon patron.

V. V.

cps n°35 5°série
page 8

LIBERATION !

C'est aujourd'hui samedi 23 juin 1944, veille de la Saint-Jean, une journée ensoleillée. Nous sommes en train de travailler dans la maison lorsque, tout à coup, nous entendons une rafale de balles crépiter pas loin de chez nous. Sans avoir eu le temps de prendre quelques affaires, nous partons dans les bois, Mme Marty et moi, chaussées d'une paire de soquettes toute trouée; nous nous piquons les pieds.

Nous attendons que les Allemands partent pour revenir à la maison. Mais ils restent toute la nuit. Le lendemain, à la nuit tombante, nous nous réfugions chez des gens pour souper et coucher. Le matin de bonne heure, nous regardons à l'horizon les flammes qui s'élèvent dans le ciel.

C'est notre maison qui brûle !

Nous entendons les camions partir. Lorsque nous arrivons les murs sont écroulés. Nous restons immobiles devant cette triste demeure. Les larmes nous viennent aux yeux. M. P.

RESTES D'UN CAMP DU MAQUIS

Dans un de ces grands bois qui couvrent le plateau du Périgord, nos sauveurs ont laissé des traces de leur vie cachée. Ils avaient installé leur campement sur une espèce de petit plateau au flanc d'une colline.

De la route qui passe au fond de la vallée on n'aperçoit que les feuilles mouvantes de la cime des grands arbres.

Ils vivaient là, de la nourriture que leur apportaient les paysans.

On dirait que le sol a été nettoyé exprès car il n'y a pas un brin d'herbe. J'y ai trouvé, en m'y promenant, trois fourchettes rouillées dont une était cassée, deux balles de fusil et une peau de mouton pendue aux branches d'un hêtre. Quelques os traînaient sur le sol. Des morceaux de bois coupés avaient servi pour faire leur cuisine. Des empreintes de pas marquaient le sol argileux. Un groupe de cinquante hommes environ avait vécu là.

Les Allemands ne sont jamais allés les chercher là-haut.

C'est ainsi que les patriotes attendaient des Alliés, l'ordre d'attaquer l'ennemi.

J. S.

L'ARMISTICE A PERIGUEUX

Je suis opéré et je ne peux presque pas remuer. Je vais m'endormir quand j'entends des cris de joie dans la rue. Ce sont des jeunes gens qui passent en criant : « Pétain au poteau ! Laval au poteau ! Hitler au poteau !... »

Nous ouvrons la fenêtre et nous entendons la faible fanfare d'un défilé de maquis de Périgueux. Les gens mettent des drapeaux tricolores et de toutes les nations alliées à leurs fenêtres.

La sirène hurle; ensuite c'est un homme qui parle au haut-parleur et qui annonce que l'Allemagne a capitulé. Les cloches de la cathédrale sonnent à toute volée. Tout le monde est réjoui. Des groupes d'enfants et de jeunes gens passent dans la rue en chantant « La Marseillaise » et en portant des drapeaux alliés.

Les cloches de la chapelle de l'hôpital sonnent aussi à toute volée : « Quel tapage ! »

Aujourd'hui, nous mangeons des pâtes alimentaires, ce qui est notre meilleur menu de tout mon séjour à l'hôpital, car nous n'en mangeons jamais. Nous avons aussi 100 grammes de pain en plus et du vin deux fois dans la journée, ainsi que du café au lait.

Des gens passent et nous donnent de petits cadeaux qu'ils ont achetés pour les enfants et les grandes personnes qui ne peuvent pas sortir.

Le soir venu, quand il fait noir, nous voyons s'allumer les lampes superbes de la Poste Centrale. Les hommes et les femmes dansent sur les boulevards. Nous entendons la musique.

Les voitures ne passent pas comme les autres jours, mais quel bruit ! Des coups de canon retentissent dans la nuit, des fusées éclairent le ciel. Comme je voudrais bien revivre une journée comme celle d'aujourd'hui ! D. R.

ETES-VOUS DEJA ENTRES DANS UN FRUITIER ?

Des claies supportant les fruits qui y sont conservés monte des senteurs qui vous mettent l'eau à la bouche.

La pomme, tournée et retournée, s'y conserve et prend de ces allures de petite vieille au visage riant de toutes ses rides. Et quelles délices lorsque, tout près du printemps, vous la croquez, la pomme. Vous êtes récompensés de toutes les attentions que vous avez eues pour elle.

Cette pomme, dont la cueillette a déjà demandé de grands soins, a une toute autre saveur que celle de la pomme arrachée, à peine mûre, aux pommiers alentours de l'O. P. !... et pourtant !...

De semblables occupations remplissent la vie des Cempuiciens repliés en Dordogne, tandis que tout près d'eux, dans l'ombre, le maquis s'agite, combat et meurt. Il faut se reporter quelques années en arrière pour comprendre à quel point les apparitions « des maquis » étonnent grands et petits. Ils ne nous ont pas tout dit de leur frayeur et de leur courage, mais nous les imaginons bien !

Cependant la guerre se termine.

Bientôt ils regagneront la maison dont le souvenir s'est un peu estompé dans bien des jeunes mémoires. Pensez donc ! Ils ont appris sur le vif, tant de choses nouvelles : la vie des animaux, des champs et des bois, le pépiement des oiseaux, la chanson du ruisseau aux fonds mystérieux !...

Etonnés peut-être, fiers de leur jeune expérience, mais surtout heureux d'être enfin tous réunis, ils repartiront la main dans la main, vers l'O.P. où nous les retrouverons bientôt. H. TACNET.

cps n°35 5°série
page 9

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Nécrologie

JOANNES ROCHUT

Samedi 14 juin, Mme Rochut nous apprenait le décès de son mari — Joannès — survenu le jeudi 12 juin au soir.

Nous savions notre ami malade. Entré à l'hôpital pour y subir une douloureuse opération, nous espérions qu'en raison de sa robuste constitution, il s'en tirerait. Tous ceux qui le connaissaient ne pouvaient penser autrement, tant Joannès était gai et spirituel et si jeune de caractère. Hélas ! en très peu de temps, il fut enlevé à ses proches et à nous-mêmes.

A sa sortie de Cempuis, Rochut, comme beaucoup d'entre nous, eut des moments très difficiles. Il lui fallait travailler; et les places stables dans l'imprimerie — métier qu'il avait appris à Cempuis — n'étaient pas faciles à trouver. A cette époque, l'on embauchait « en coup de main » dès qu'il y avait du travail pour débaucher immédiatement lorsque celui-ci était accompli.

Ce qui ne l'a pas empêché, tout en travaillant, de se perfectionner à jouer du trombone et surtout d'apprendre la musique sur portée car, à l'époque dont il est question, tout le répertoire de la fanfare de Cempuis était en musique chiffrée.

Engagé en octobre 1899 au 24[e] de ligne à Rouen, il est, un an plus tard, musicien en pied, ce qui lui permet de se perfectionner et d'y préparer son entrée au Conservatoire de Musique pour la fin de l'année 1901. Libéré en octobre 1902, il obtient un deuxième prix en 1903 et, s'il rata de peu une récompense plus élevée c'est que la lecture à vue d'une partition ne lui était pas très familière, pour les raisons indiquées plus haut.

Ce n'est que deux ans plus tard, en 1905, qu'il décrocha son premier prix; il se trouvait être le premier Cempuisien arrivant à un tel échelon de la hiérarchie musicale.

Dès la fin de la même année, son premier élève, notre ami Marin, était à son tour admis au Conservatoire. Depuis, celui-ci a fait son chemin comme beaucoup d'autres de ses élèves et l'on a pu se rendre compte que Rochut avait conservé l'estime non seulement de ceux-ci mais également des nombreux musiciens présents comme nous à ses obsèques.

Au cours de la guerre 1914-18, Joannès faisait partie de l'orchestre qui fit une tournée de propagande musicale auprès des troupes américaines en formation aux Etats-Unis. Il compta également — mais nous ne pouvons préciser exactement en quelle année — à l'effectif du grand orchestre de Boston, en qualité de trombone solo. Signalons également, pour être complet, qu'après un concours il entra à l'Opéra-Comique en 1924.

Pour finir, nous ajouterons qu'au cours de l'année 1951, nous l'avons vu avec plaisir à notre fête annuelle et, également, au déjeuner de réception de nos jeunes camarades en octobre. Rochut était donc un assidu de notre Association et depuis cinquante ans il a dirigé de ses conseils de nombreux camarades musiciens.

L'Association était représentée aux obsèques par une demi-douzaine de ses membres qui avaient pu être prévenus et qui déposèrent un coussin de fleurs, marquant ainsi l'estime dans lequel nous tenions Rochut.

Nous présentons à sa veuve, ses enfants et petits-enfants les condoléances les plus émues de tous les Cempuisiens qui conserveront un souvenir durable de Joannès.

M. MARANDE.

***

Adieu Rochut !... Notre camarade Joannès Rochut vient d'être arraché à l'affection des siens et à la nôtre. Seuls, quelques camarades qui le fréquentaient plus intimement connaissaient l'issue fatale que réserve à ceux qu'elle atteint la terrible maladie qui devait l'emporter. Cependant la surprise de le voir partir si vite n'a d'égale que les regrets qu'il laisse et l'on s'interroge malgré soi pour en trouver la raison. C'est affreusement simple : son inlassable activité, sa puissance de travail ne lui permettaient pas de porter attention au mal qui le dévorait et son indomptable volonté dominait sa douleur. Quand il se résigna enfin à se soigner, il était déjà terrassé.

Ceux d'entre nous qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure ont été doublement impressionnés, d'abord par la nombreuse assistance venue lui rendre un ultime hommage, ensuite par l'amoncellement énorme de gerbes, de coussins, de couronnes, plus éloquents dans leur triste splendeur que les plus remarquables oraisons funèbres. Nous avons quitté une sépulture qui disparaissait sous les fleurs.

Artiste accompli et instrumentiste remarquable, Rochut forma de nombreux élèves et il suffit de souligner que deux professeurs du Conservatoire National de Musique de Paris se comptent parmi eux pour mettre en relief la valeur de son enseignement. Détail particulier, qui mérite bien d'être signalé, il ne reçut jamais d'argent de ses élèves. Aux jeunes qui venaient à lui perfectionner l'étude de leur instrument il ne monnayait pas son talent mais il se montrait intransigeant sur le travail qu'il exigeait d'eux sans réserve. Sévère pour lui-même, il l'était pour les autres. Il comprenait qu'on ne fût pas doué, il ne pouvait admettre qu'on ne travaillât pas.

Pourtant, sous un masque qu'il voulait autoritaire, Rochut cachait un cœur d'or. Sa forte personnalité impressionnait dès l'abord

et ne l'estimaient que ceux qui le connaissaient bien, mais alors l'admiration se mêlait à l'estime. Intègre à l'extrême, il ne sollicita pour lui aucune faveur lorsqu'il dut faire sa carrière. Plus tard, parvenu aux postes d'autorité, il ne s'abaissa jamais à commettre une injustice. Esprit droit, il abhorrait les compromissions et son jugement net décelait et anéantissait les combinaisons suspectes. Jamais une promesse fallacieuse sortit de ses lèvres, jamais un sourire de circonstance déguisa sa pensée; il aurait voulu soulager les détresses de ceux qui venaient à lui solliciter du travail et il s'y employa de son mieux jusqu'à la plus extrême limite de ses forces.

Maintenant il n'est plus; les Cempuisiens pleurent un frère aîné, la Société a perdu un Homme. Adieu Rochut !...

R. CHAUSSARD.

⁂

Nous présentons nos sincères condoléances à nos camarades :

Pierre et Gaston Morel qui ont perdu leur mère le 27 février;

Georges et Eliane Kaffemane qui ont perdu leur fils Guy le 2 mai;

Charles et Odette Coisnon qui ont perdu leur grand'mère le 7 mai;

Solange Jacquelin, Michèle et Pierre Heinrich qui ont perdu leur mère et grand'mère le 8 mai;

Louis et Lucien Daragon qui ont perdu leur sœur Madeleine au mois de juin.

Mlle Beaujard, l'assistante sociale de Cempuis et de notre Association, nous fait part de la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver pour le décès de son père.

Au nom de la famille cempuisienne nous la prions d'accepter — avec toute notre sympathie — nos sincères condoléances.

Naissances

M. et Mme Le Courriérec (Jacqueline Tarrault) nous font part de la naissance de leur fille Monique, le 9 juin.

Mme Brument-Charrière, fille de l'ancien professeur d'éducation physique à Cempuis, nous fait part de la naissance de sa fille, Chantal Bernadette.

Nous adressons à la maman et à Chantal nos vœux de bonne santé et tous nos compliments au papa et à la maman.

⁂

Notre camarade Maurice Beuron et Madame nous font part de la naissance de leur fils, Michel, le 13 août 1952.

Nos meilleurs vœux de santé au nouveau-né et nos compliments aux heureux parents.

Fiançailles

Nous venons d'apprendre les fiançailles de Jean Contini, fils de Mme et du Directeur de l'Institution, avec Mlle J. Benoit, demeurant à Saint-Quentin. Tous nos compliments.

Mariages

Notre très ancienne camarade, Mme Jean Krommenacker, nous fait part du mariage de son petit-fils, Jean Capoulade, avec Mlle Andrée Petitjean. La cérémonie eut lieu le 29 avril dernier. Nous leur adressons toutes nos félicitations et nos vœux de bonheur.

Notre camarade René Croiset et Mme nous font part du mariage de leur fils Jean avec Mlle Monique Hourez.

En adressant nos compliments aux parents, nous ne manquons pas, également, d'adresser toutes nos félicitations aux jeunes époux. La cérémonie a eu lieu le mardi 24 juin, à Menton.

Boîte aux lettres

Janine Valois (Mme Cipriani) nous demande de transmettre son bon souvenir à tous les Cempuisiens et nous fait connaître qu'elle habite la Tunisie et est l'heureuse maman de deux enfants de 4 et 3 ans.

⁂

Félix Thibault (promotion 1952) est actuellement à l'Institut des Aveugles à Saint-Mande (Seine). Les camarades qui lui écriront lui feront un immense plaisir.

⁂

Notre jeune camarade Renaudin Daniel, actuellement soldat à Madagascar (B.A. 1/181, à Ivato, par Tananarive), serait très désireux d'avoir des nouvelles de ses camarades qu'il a connus à Cempuis.

Faites un petit effort et songez que ceux qui sont éloignés de nous attendent avec impatience un courrier de France.

La vie à l'Institution

Nous avons le plaisir de vous informer que Michèle Heinrich a été reçue à l'examen de sténo-dactylographe et A. Janvier et J. Manquat ont obtenu leur C.A.P. d'employée de bureau. Félicitations à ces jeunes filles et à leur professeur, Mlle Vacher.

Nous nous excusons de ne pouvoir donner des renseignements plus complets au sujet des examens passés par les élèves des autres corps de métier.

Nouveaux sociétaires

Membres honoraires : M. E. Branquart, 15, rue des Lombards (4e); Mme Montaud, 99, rue de la Glacière (13e).

Membre actif : Schoumacher Robert, 34, avenue Marcel-Haeglein, à Bourges (Cher).

Changements d'adresse

Renaudin Daniel, soldat B.A. 1/181, Ivato, Tananarive (Madagascar);

Wolf Yves, 13, avenue des Frères-Montgolfier, Chatenay-Malabry (Seine);

Laher Roger, 289, rue St-Jacques, Paris (5e);

Vigneron Marcel, 29, rue des Abbesses, Paris (18e);

Mme Cipriani (Janine Valois), 5 bis, rue Raspail, à Montfleuris (Tunisie).

AVIS IMPORTANT

En vue de faciliter le paiement des cotisations, un mandat C.C.P. est joint à ce numéro. Il porte, pour chaque sociétaire, le montant des sommes dont il est redevable jusqu'à l'année 1952 incluse.

Il serait souhaitable que les versements soient effectués le plus rapidement possible au C.C.P. N° 1844-02, Association des Anciens Elèves de l'I.D.G.P. (moyen le moins onéreux).

Toutefois, retenez l'adresse de notre nouveau trésorier : Mme Mireille Aubert, 2, avenue Montaigne, Le Perreux (Seine).

Nous vous rappelons le taux des cotisations :

Hommes : 40 × 12 = 480 fr. par an.
Dames : 30 × 12 = 360 fr. par an.
Pour les moins de 20 ans :
Garçons : 20 × 12 = 240 fr. par an.
Filles : 15 × 12 = 180 fr. par an.
Membres honoraires : 300 fr. par an.

AMITIE CEMPUISIENNE

Réservez de préférence votre clientèle aux Cempuisiens commerçants dont voici les adresses :

Artisan-peintre : Barthélémy Raymond, 2, rue Victor-Duruy, métro Convention.

Couturières : Mmes Desnoyer (Germaine Henry), 125, rue Championnet, métro Clignancourt;
Germaine Godefroy, 53, rue de Reuilly (12e).

Charcuterie : Garnier Marcel, 45, rue du Château-des-Rentiers (13e).

Layette, linge de maison, blouses de dames : « Marie-Blanche », Mlle Grenot Fernande, 30, boulevard d'Algérie et 18, avenue de la Porte-Brunet, métro Danube.

T.S.F., Photo, Phono : Jullien Albert, 95, rue de Belleville, métro Pyrénées.

Librairie-Papeterie : M. et Mme Meheut René, 88, rue de Charenton, métro Gare de Lyon.

Meubles : Martin Henry, à Raismes (Nord).

Bonneterie, bas nylon, robes d'enfants : Mme Moreau Jean, 41, avenue Secrétan, métro Bolivar.

Produits de beauté et d'entretien : Paris Marcel; en semaine : 6, rue Lemaignan, métro Glacière; samedi et dimanche : Marché Porte Montreuil, avenue Girardot.

Coiffure de dames : Mme Pinon (Lucette Le Hénaff), 66, rue Doudeauville, métro Château-Rouge.

Les Cars Robert, 65, avenue de St-Mandé (12e) assurent la visite du 1er dimanche de chaque mois à Cempuis et tous autres déplacements. Téléphone : Diderot 05-92.

Les sociétaires peuvent utiliser cette rubrique, gratuitement, dans tous les cas de renseignements à fournir, de services à offrir ou à solliciter. S'adresser à la gérante, H. Tacnet, 8, rue Dalou, Paris (15e).

La Gérante : H. TACNET.
Imp. A. MONTOURCY, 4 bis, r. Nobel (18e)